3 1761 07822122 3

PS
9485
O77
A63

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labaonnettevis00rood

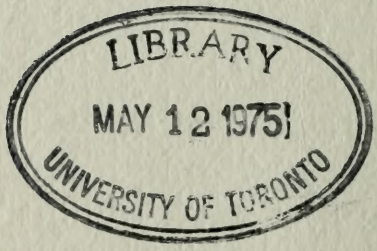
A LA BAÏONNETTE

VISIONS DE GUERRE
AOUT 1914 — AVRIL 1915

C. T. de Rode

17 IMPRIMERIE A. P. PIDEON,
105-109 RUE ONTARIO EST, MONTREAL.

PS
9485
O77A63



NOTE DE L'AUTEUR

Sans prétention, les impressions que j'ai ressenties depuis le commencement de la guerre — que j'ai exprimées avec tout le coeur et la franchise possibles — je me permets de les mettre devant le public. Ce n'est point une oeuvre bien littéraire, peut-être, et d'avance je me livre à toutes les critiques.

C'est pour plus tard un souvenir de la guerre terrible, que d'aucuns aimeront peut-être à conserver.

De hautes et sympathiques approbations m'ont donné l'idée de cette publication. Je ne désire pouvoir y ajouter que ces mots le plus tôt possible: la paix par la victoire.

30 Avril 1915.

C. L. de Roode

EN AVANT

La Russie n'a pas voulu que le vieil Empereur d'Autriche, dans une sorte de rage sénile, prenne contre la Serbie des mesures d'une trop grande violence et d'une injustice flagrante. Elle a crié: "Halte-là".

L'Autriche, appuyée par l'Allemagne, a cru pouvoir se montrer d'une arrogance et d'une rudesse bien peu parlementaires.

Le conflit germano-slave éclata.

L'Autriche va connaître à ses dépens l'étroitesse et la constance des liens qui unissent la Russie avec les autres Slaves, avec ceux de l'Autriche-Hongrie et surtout avec ceux des Balkans.

La Serbie, la Bulgarie, le Monténégro apparaissent comme des frères qui n'avancent dans la vie que sous la tutelle et avec l'appui du grand frère de Russie; il encourage leurs entreprises, même téméraires, les gronde un peu, les défend beaucoup; et ils forment autour de lui comme une grande famille politique qui semble très unie.

Par ces sympathies très agissantes, les 120 millions de Slaves, presque tous orthodoxes, qui dominent l'Europe Orientale et s'avancent profondément dans l'Europe Centrale, constituent un bloc qui va jouer dans l'histoire générale un rôle considérable.

La Russie, depuis la guerre japonaise, s'est mise à l'oeuvre avec courage: la leçon fut rude, mais elle porte ses fruits.

De l'avis des tacticiens, l'armée russe est remarquablement entraînée et préparée, la marine russe est menée par des hommes de haute valeur. A ces qualités techniques il faut joindre la force brutale du nombre.

La Russie peut disposer dès maintenant de six millions de soldats aguerris.

De telles troupes ne se mobilisent pas en un jour; mais ce n'est pas d'hier que l'état-major russe s'apprête et la mobilisation est faite.

Ce point posé, on comprendra que la France qui, elle aussi a refait merveilleusement son armée et sa flotte depuis 1870, accepte avec confiance — j'allais dire avec plaisir — l'occasion qu'elle n'a pas cherchée, mais qui lui est offerte de causer un peu de revanche avec l'Allemagne.

A tous ceux qui ont suivi de près les évolutions des diverses armées, le résultat de la guerre semble devoir favoriser la Triple Entente. L'Angleterre, troisième partie dans cette Entente, a compris que son intérêt était de détruire la puissance navale de l'Allemagne avant qu'il soit trop tard.

Dans de telles conditions, puisque tôt ou tard il fallait en venir là, le moment paraît opportun pour la Triple Entente et il semble que l'on puisse lancer le mot qui électrise: En avant!

Août 1914.

C. L. de ROODE.

La France se Lève

A M. C. E. Bonin, premier Secrétaire d'Ambassade, Consul Général de France au Canada.

L'heure vient de sonner que la France voulait!
Un monstre couronné tout écumant de rage,
A lancé sur l'Europe un cartel affolé!
Croyant sauver son trône en créant le carnage!

Vif, clair, vibrant, pressant, dans ses appels vengeurs,
Le clairon retentit et la France se lève!
Ses enfants sont unis autour des trois couleurs,
Ils vont de la Revanche accomplir le beau rêve!

Au tournant de l'histoire, un groupement nouveau:
Anglais-Russe-Français et le Belge admirable
S'est, pour l'Humanité, formé contre un bourreau!
Du sang de ces héros, naîtra la paix durable!

Soldats de Sambre et Meuse, entrouvrez vos cercueils!
Ce sont bien là vos fils, ces pioupious héroïques!
Taillant aux lourds prussiens d'innombrables linceuils.
Votre cri c'est le leur: "Vive la République!"

Après les jours de deuil, la Lorraine et l'Alsace,
Que le teuton broyait sous sa botte de fer,
Vont acclamer bien haut le régiment qui passe
Et le fier tricolore à leur âme si cher!

Lorsque l'oiseau de proie aura cessé de nuire,
Quand l'Empire allemand sera bien morcelé,
Sur l'univers alors un vrai bonheur va luire,
D'un bien long cauchemar l'on sera réveillé!

2 Août 1914.

Là-bas on se Maquille !

Aux artistes qui partent.

Honneur à ceux qui vont sur les champs de bataille
Offrir à la patrie et leur coeur et leur sang.
Chacun d'eux fera bloc dans l'humaine muraille
Que leur mère la France oppose à l'Allemand.

Nos comédiens français que la gloire réclame,
Sont là sur ce plateau, témoin de leurs succès.
Ils vont sur un théâtre où sifflent les boulets,
Sans souci du souffleur jouer un fameux drame.

Là-bas on se maquille et de rouge et de noir,
Mais la sombre couleur a des relents de poudre.
C'est de carmin tout chaud, morbleu, que, sans miroir,
En chargeant le Prussien, plus d'un brave se poudre.

Pas un d'eux n'a voulu, lorsqu'on sonne "au drapeau",
Rester dans la coulisse ou manquer son entrée.
De l'ogre couronné l'hallali sera beau!
Bonheur géant de voir cette goule éventrée!

A MESDAMES LOMBARD ET PELLETIER.

De beaux yeux vont pleurer, mais la femme française,
A l'heure du combat, ne connaît d'autre amour
Que celui claironnant dans notre Marseillaise!
Saluons-les bien bas, leur chagrin est bien lourd!

29 Août 1914.

Au Cabanon des Fous

Mentir, salir, haïr, violer et massacrer,
Faire de ton soldat un égorgeur immonde,
Au cabanon des fous enfin venir sombrer,
Voilà, Kaiser maudit, ton destin dans ce monde.

Sur la foi des traités, par l'Allemand signés,
Un peuple travailleur, vaillant, mais pacifique,
Vivait tranquille et fier dans ses riches cités —
En causant du progrès, on nommait la Belgique.

Louvain, ville des arts, aux collèges fameux,
Montrait, avec orgueil, ses trésors artistiques.
Dinant avait sa plage et ses coteaux ombreux,
Liège retentissait du bruit de ses fabriques.

Un brigand qui de Dieu blasphème le saint nom,
Sur cet heureux pays place ses mains cruelles.
Cynique cabotin, ce moderne Néron
Invoque le Très Haut et flambe ses chapelles.

En se signant très bas il fait, sur des vieillards,
Décharger les fusils de ses hordes sauvages.
Les fureurs d'Attila sont dans ses yeux hagards,
Il jalouse le Hun, son rival en carnages.

Tu ris du désespoir des pères qu'on fusille,
Tandis qu'en son berceau tu fais broyer l'enfant;
Par tes reitres, gueusard, voyant violer la fille
Tu fais à ta moustache un retroussis galant.

Ne crains rien, pieux bandit, tu seras dans l'histoire
Aux côtés de Tartuffe et de Torquemada:
Guillaume, dira-t-on, malgré lui, c'est notoire,
Fit du bien une fois, c'est quand il décéda!

Nous l'aurons Bien

I

Guillaume, certain soir, ayant trop bu de bière,
Roulant ses yeux cireux, en boule de loto,
S'est écrié: "Je veux mettre la France en bière,
Je serai dans Paris, sous dix jours, en auto!"

De son bras atrophié, par un mal de famille,
Il brandit un grand bock, hurlant, royal pochard,
A tous les Von voleurs dont sa garde fourmille:
"Je vais à la raison mettre French, un vantard.

Mon prince bavarois va fendre les oreilles
A Joffre, un fanfaron en culotte de peau!
Mes six fils, lys royaux, en tombant sur le Pau
Feront de son armée une tarte aux groseilles!

Au bon Dieu, Castelnau dit bien trop d'oraisons,
Mais je suis du Seigneur l'unique mandataire!
Attila l'était bien: J'ai ses douces façons,
Je suis même, je crois, un peu moins débonnaire.

Connaissez-vous Meinhers, un dénommé d'Amade,
Il me fait beaucoup rire avec ses noirs turcos!
J'ai donné l'ordre à Krupp d'en faire une pommade
Pour mettre du cirage aux pieds de mes chevaux!"

II

Il pensait tout d'un coup étrangler la Belgique,
Mais Albert lui montra, la baïonnette aux reins,
Que si le Belge est doux, qui s'y frotte s'y pique,
Et flanqua la tatouille aux pillards d'outre Rhin.

Leur vengeance, il est vrai, fait brûler les chapelles,
Mutiler les garçons, éventrer les mamans,
Mais l'heure sonnera, que la justice appelle,
Où le teuton saura le poids des châtiments.

III

Tara, tata tata! c'est la charge qui sonne!
Les p'tits chasseurs à pied sont partis en chantant.
Dans les sacs à choucroute on tape et l'on s'en donne,
Les turcos aux bedons font de grands trous sanglants.

"Pour charger, au galop!" Les dragons en bourrasque,
De tes hussards, Kronprinz, sabrent les escadrons.
C'est le joli canon qui, sous le bois se masque!
Il crache, et de Von Kluck fauche les bataillons!

Voici venir la fleur de la noblesse anglaise,
Sous les ordres de French luttant superbement!
Ah, le joyeux concert, mêlant "La Marseillaise"
A "Dieu Sauve le Roi", pour Berlin au printemps.

Guillaume ne rit plus et sur sa face blême
Passe un rictus hideux: l'oiseau noir est perclus.
Ton Empire, Kaiser, ton fameux diadème,
Tout cela va tomber et ton trône est fichu.

Le Marché d'Arras

Souvenirs d'antan.

Dans le brouillard gris du matin,
Les paysannes, une à une,
Vont s'estompant dans le lointain,
Blondes tout comme un clair de lune.

Portant poulets et dindons gras,
Sur le chemin par monts et plaines,
La charrette roule et les mène
Au joyeux franc-marché d'Arras.

Les bourgeois ne se doutent pas
Que l'heure de l'Angelus sonne,
Et déjà le soleil rayonne
Au-dessus du beffroi d'Arras.

Et cependant elles, sans trêve,
Chantent la douceur d'un refrain,
Et la voix monte comme un rêve
Dans le brouillard gris du matin.

Arras, capitale de l'Artois et chef-lieu du département du Pas de Calais, est aujourd'hui ravagée par les obus allemands.

Les Teutons n'ont pas pris la ville, mais ils ont voulu détruire les monuments historiques de la vieille ville. Aujourd'hui sur les routes les canons ont remplacé les charrettes et les filles d'Artois ne chantent plus.

Elles soignent leurs blessés, mais elles ont au coeur le courage et l'héroïsme de toute femme française.

Vive la France.

C. L. de R.

Là-Bas

"Là-bas", deux petits mots, un souvenir qui meurt.
Là-bas c'est le château simple et bonne demeure,
Où, sans même y songer, j'ai vécu mon bonheur,
Où m'embrassait si doux la mère que je pleure.

Tout est meurtri là-bas, tout un passé se brise.
Là-bas c'est mon Artois, paré de vieux moulins,
Ronflant, tournant de l'aile aux sautes de la brise,
Rendez-vous des pigeons, entresol des lapins.

C'est Boulogne, là-bas, où Napoléon veille,
Gardant sur sa colonne un geste menaçant.
Ton beffroi dentellé comme un rucher d'abeille,
Arras, servit de cible au Teuton malfaisant.

Là-bas sont les manoirs, les vastes métairies,
Les champs et les vergers, blés d'or, velours des fruits.
Là-bas ce sont du Nord toutes les industries,
C'est l'orgueil de la France unique en ses produits.

Là-bas sont les grands vals et la forêt moussue!
Galoppant et sonnant de puissants "Bien aller",
On rappliquait les chiens sur la piste rompue
D'un renard maraudeur ou d'un vieux sanglier.

Autour des vieux moulins la bataille fait rage,
Nos valeureux soldats, luttant un contre cent,
Font des envahisseurs un superbe carnage.
Nombreux, France, sont morts tes fils en t'acclamant.

Ce qu'on chasse aujourd'hui, c'est la brute teutonne.
Là-bas dans les vallons, dans les champs et les bois,
L'on traque sans répit le prussien aux abois,
Tueur d'enfants tremblant quand la charge résonne.

Là-bas, France, viendra ta complète revanche,
Songe alors aux martyrs du Kaiser assassin,
Garde que la pitié sur ton âme s'épanche,
Il faut de ce fléau sauver le genre humain.

La Glaise de France

"Les lourds canons prussiens s'enlisent dans la glaise."
Les Journaux.

Le Kaiser avait dit: "Je suis victorieux!"
Ignorait-il alors les forces de la France?
Savait-il pas, ce fou, ce barbare odieux,
Que tout fournit chez nous la sainte résistance?

La sentinelle veille et la mort, un instant,
Lasse de moissonner, dans la nuit se repose.
De la région d'Arras, sourd un gémissement!
C'est la terre criant tout le sang qui l'arrose.

Du profond de son sein enfantant des guerriers,
La France périra, si le ciel un jour tombe!
Si, dans le firmament, tous les astres altiers
Sont, un soir, mutilés par la teutonne bombe.

Sous la glèbe s'apprête un nouveau combattant!
Contre l'envahisseur, le sol de ma patrie
Veut sa part de combat comme un soldat vivant!
La France se défend jusqu'en son inertie!

Terre dont fut pétri "Le Penseur" de Rodin,
D'où Frémiet fit surgir sa "Jeanne" et son "Archange"!
Te voir ainsi souiller! Voir les porcs de Berlin
T'imposer pieds et coeurs suintant la même fange!

Les artilleurs prussiens, dans leur galop furieux,
Sont enlisés soudain: l'argile a sa vengeance!
Ses mille crocs gluant mordant sur les essieux,
Les gros canons sont pris par la glaise de France!

La Main Coupée

Guillaume, un beau matin, s'éveilla tout patraque.
L'étrange visionnaire avait l'air avachi
D'un vulgaire poivrot, que la pituite traque.
Sous son crâne fêlé régnait un vrai gâchis.

Des généraux en Von, aux noms grattant la gorge,
Comme des chiens battus, courbés au pied du lit,
Font rapport des exploits, que Wolf à grands traits forge.
Mais Lui cligne, hébété, ses yeux de merlan frit.

Il semble revenir d'un cauchemar énorme:
"J'entends, dit-il, les voix d'Attila, de Néron.
Et pointant dans le vague, un petit bras difforme:
"Où sont donc, clame-t-il, tous mes jolis barons?"

—"Seigneur! risqua Von Tap, ceux de la Table Ronde
Furent, par les Turcos, près de Reims embrochés."
Lors le Kaiser hurla, dans sa rage profonde:
"Qu'aux fils des ennemis le poignet soit tranché!"

Bestial, un rictus tend sa lèvre pustulée:
"Pour l'incendiat, dit-il, j'avais "La croix de fer",
Créons l'Ordre nouveau, nommé "La main coupée",
Pour mutileurs d'enfants; d'acier sur fonds de chair!

Si leur Napoléon, vainqueur par aventure,
Fonda pour ses soldats une Légion d'Honneur,
Moi qui fais aux bambins endurer la torture,
Je veux me fabriquer une légion d'horreur."

Qui donc supprimera ce fantoche cynique,
Dont se moque Paris, qui fait trembler Berlin,
Et, se disant de Dieu le disciple angélique,
Se repaît de carnage, au nom du droit divin!

Notre Honneur leur "Honneur"

Avec tous ses savants, la kultur allemande
A kolossalement meurtri l'Humanité.
Pour le Boche, la Force a tout bon Droit commande.
Le grand dieu des Germains, c'est la brutalité!

Le prussien élevé, dès sa plus tendre enfance,
Dans la haine des Francs et de l'esprit latin,
Façonné pour le meurtre et non pour la vaillance,
Logiquement remplit sa tâche d'assassin.

Son histoire n'est pas la sublime épopée
Dont Clovis est l'aurore et que Joffre poursuit;
Ils n'ont point, vers l'honneur, de route jalonnée
Par les preux, les héros que la France produit.

Servant le Roi, l'Empire ou bien la République;
Peu me font tous ces noms; pour la France d'abord,
Jeanne, Bayard, Murat, dans leur coeur héroïque,
Ont eu le même but: la victoire ou la mort!

Denain, Ulm, Austerlitz, Marignan, Gravelotte,
Iéna, Reischoffen, voilà comme chez nous,
Joliment on se bat, pour le drapeau qui flotte,
Drapeau sacré du sol dont chacun est jaloux!

Mutiler des enfants, salir, tuer des femmes,
Voilà des Allemands les courageux combats;
Brûler des monuments que les siècles réclament,
Leur dossier de l'honneur commence et finit là!

L'Heure sera Superbe !

France qu'ils sont brillants, à la face du monde,
Ton travail libertaire et tes braves lutteurs.
Tous tes soldats unis dans une foi profonde,
N'ont qu'un seul horizon, celui des trois couleurs.

Lapidaires de phrase et ciseleurs d'idée,
Richards, ouvriers, gueux, rhéteurs et capucins,
Tous ces Français s'en vont, d'une même envolée,
Montrer à ces teutons ce que sont les Latins!

Pied à pied, entassant la gloire sur la gloire,
Saluant les obus d'un joyeux boniment,
Le pioupiou bon enfant, artisan de victoire,
Trouve le temps d'écrire un "Tout va bien, maman".

Quand le soleil couchant vient allonger les ombres,
Sur la plaine repue et buante de sang,
Le poste est aux aguets du chacal allemand,
Recherchant pour frapper la faveur des nuits sombres.

L'heure sera superbe en sa sérénité!
Quand le flambeau du droit sur la torche incendiaire
Aura pris sa revanche et que l'Humanité
Verra la paix ouvrir sa féconde carrière.

Juillet—Novembre

En juillet à Potsdam le Kaiser arrogant
Se sacrait conquérant en cirant sa moustache,
Domptait trois grands Etats du revers de son gant,
Débutant en Belgique à la façon d'un lâche.

Il allait mettre en cage et Joffre et Kitchener,
Entrer dans Petrograd sans même crier gare.
Nicolas tout penaud se ferait un honneur
De le venir chercher en daumont à la gare.

Il lui fallait, c'est simple, et Boulogne et Calais.
Paris était conquis et aussitôt sur Londres.
Plus fort que Bonaparte, un petit gringalet,
Il pouvait, en un jour, comme un grand aigle fondre!

Les revers sont venus de partout à la fois,
Ses bataillons entiers sont fauchés par centaines.
On a peur à Berlin, et Vienne est aux abois.
Wilhelm fait fusiller ses meilleurs capitaines.

En novembre à Potsdam le Kaiser abattu
Ne chante plus victoire, il calcule avec rage,
Sans pitié, ne songeant qu'à son orgueil vaincu,
Les soldats lui restant pour livrer au carnage.

Les Glas de 1914

Bas, lent, long, las, le glas, angoissante chanson,
Quand les champs ravagés sont un grand cimetière
Où le boulet coucha son humaine moisson,
Dit l'indicible deuil de la nature entière.

Au lieu saint du repos, par des amis conduits,
Défunts dormez en paix sous les pieux mausolées.
Laissez-nous envoyer l'oraison d'aujourd'hui
A ceux gisant là-bas, victimes délaissées.

Quand gémissent les glas, l'esprit épouvanté
Voit tous ces massacrés que réclame la tombe!
Sur ton oeuvre, Kaiser, frémis de volupté,
Tel le tigre flairant la victime qui tombe.

Dans cette nuit des morts, de Reims et de Louvain,
Les clochers bombardés par les hordes teutonnes
Ne font point méloper leurs vieilles voix d'airain,
Mais le glas du prussien de tous côtés résonne!

Clovis, le roi des Francs, du temple mis à sac
Est sorti tout armé, comme au jour de son sacre,
Et le fantôme seul du vainqueur de Tolbiac
Fait sauver en tremblant l'Empereur du massacre.

Donnez, glas, une aubade à ce blasphémateur
Qui veut voler la Vierge à la nation Française,
Quand, vaillante réplique à l'impérial menteur,
Plus d'un prêtre, au combat, chante la Marseillaise.

Le glas ne gémit plus, le clairon vibre fort!
Du fond de leurs tombeaux, les gloires de la France
Ont donné l'accolade à ceux qui, sous la mort,
Vont à l'Humanité gagner sa délivrance!

La Croix du Drapeau

C'était un vol d'obus, dans l'air calme et profond,
Et les balles sans fin dans la blanche marnière,
Avec le bruit très doux que les abeilles font
Au calice des fleurs, dans l'ardente lumière,
Les balles frappaient dur nos soldats valeureux,
Qui rendaient en riant ces cadeaux dangereux.

Il allait enivré dans un rêve de gloire,
Portant d'une main ferme, au front des bataillons,
La soyeuse relique, emblème de victoire,
Que le fer ennemi déchirait en haillons.
Autour de lui pleuvait la sanglante mitraille,
Mais le drapeau brillant dominait la bataille.

On lutta corps à corps dans l'affolante rage
Où les hommes tombaient et sur le sol saignant,
Effrayants, convulsés dans l'ultime carnage,
Dans un dernier sursaut mouraient en s'étreignant.
Le sang coulait à flots des poitrines broyées,
Fécondant de demain les javelles ployées!

Le soleil rougeoyant sur cette boucherie,
Jetait ses larmes d'or dans la sublime orgie!
Le porte-drapeau tombe, un autre le remplace;
Et l'étendard debout, palpitant, frémissant,
Arrêtant dans ses plis la victoire qui passe,
Gagne la Croix d'Honneur pour son fier régiment!

Cigognes d'Alsace

C'est le conte joli, sous la veilleuse rose,
Que la vieille nourrice, en dodinant chantait;
Récit tout imagé pour que l'enfant repose
Et dorme en souriant, dans un rêve enchanté.

C'est l'histoire surtout des cigognes d'Alsace
Qu'un soldat de l'Empire en fumant nous contait;
Souvenir bien vivant que mon esprit repasse
Lorsque tonne là-bas notre canon français!

Du clocher de Strasbourg, ornement symbolique,
Les gros oiseaux ont vu partir notre drapeau,
Déployer l'aigle noir sur cette basilique,
Le vainqueur arrogant se conduire en bourreau.

Un gamin patriote, aux couleurs tricolores,
Peignit une cigogne et l'oiseau triomphant
Exhibait au prussien l'étendard qu'il abhorre.
Pour ce geste narquois, on fusilla l'enfant!

Mais les temps sont venus marqués pour la revanche,
Et nos jeunes soldats vont venger leurs aînés.
Pau fera payer cher le vide de sa manche
Aux soldats du Kaiser par nos troupes chassés.

La cigogne, fuyant les combats, la mitraille,
A volé vers Paris, venant, comme un héraut,
Précéder les vainqueurs de la grande bataille
Qui va rendre à Strasbourg, France, ton fier drapeau.

Vers le Rhin !

De lauriers couronnée impavide et sublime,
Couvrant de son égide et Joffre et nos soldats
De sa dextre puissante, au geste qui décime,
Aidant le Grand Manchot que Freschviller tailla.

Dans le chassé-croisé des balles dans l'espace,
La victoire volant à tire-d'ailes va
De l'Aisne et de l'Yser, en Lorraine, en Alsace,
Déroulède, sonner l'heure que tu rêvas.

Avec nos cavaliers, dont les chevaux d'Afrique,
Galoppant enragés, ensanglantent leurs mors,
Elle s'élance et voit cette charge tragique
Qui prend les étendards, amoncelle les morts!

En vain pour la tenir, en la voyant si belle,
Guillaume et le Kronprinz lancent leurs régiments,
Que fauchent nos canons: "Je vous hais, leur dit-elle,
Et je vole trop haut pour vos mains de brigands!

Empereur, je te hais pour Dieu que tu blasphème,
Je te hais pour Arras, pour Reims et pour Louvain!
Les prêtres fusillés t'ont lancé l'anathème,
Les vieillards égorgés seront vengés demain!

Guillaume, je te hais pour la France meurtrie,
Je te hais pour Paris, berceau de tous les arts,
Où ta rage voulait allumer l'incendie,
Ruiner les monuments et lâcher tes pillards!

Barbare, je te hais, pour la noble Croix Rouge,
Pour ses droits méconnus, les blessés achevés,
Pour les châteaux pillés, traités comme des bouges,
Par ton voleur de fils, par tes gougats titrés.

Je te hais pour l'enfant, dont les joujoux: un sabre,
Ou le fusil de bois peut-être t'ont fait peur,
Puisque de ce bambin — assassin à l'oeil glabre —
Tu fis par tes soudards percer le petit coeur!

Sadique, je te hais pour les vierges violées,
Les foyers dévastés, les garçons mutilés.
Infâme, je te hais pour les mères souillées,
Dont tu tranchas les seins où pendaient les bébés.

Pour ces mèches de neige et ces frisettes noires,
Pour ces doux cheveux blonds, tous salis et sanglants.
Je te hais, destructeur, qui du froid des ivoires,
Voila tant de beaux yeux, blémis des fronts aimants.

Orgueilleux, tu disais: Je briserai la France,
La victoire à ma voix soumise va venir.
Tu t'es trompé, Kaiser, dans ta folle arrogance,
La victoire est française et ne veut te servir.

Maintenant, vers le Rhin, se hâte la victoire,
Elle veut précéder nos vaillants bataillons,
Jalonner leur chemin qui conduit à la gloire
Et passer le grand fleuve au son de leurs clairons!

Alsace-Lorraine

Joffre n'abuse pas d'inutile parole.
Chaque fois qu'il promet, il est sûr du succès.
Aux Alsaciens-Lorrains, le Chef à l'auréole
Promit: "J'en fais serment, vous reviendrez Français!"

Dans la chaude ferveur de la nature en sève,
Quand le soleil flamboie aux vétustes pignons,
Quarante ans bien passés de servage et de rêve,
L'Alsace ressuscite au son de nos clairons.

Pendant trop de printemps la fripouille germaine,
De princes dépravés et de barons voleurs,
A broyé sans merci le coeur de la Lorraine.
On va les massacrer dans les houblons en fleurs.

Le coeur battant plus fort et d'une main tremblante,
Un vieux de sa cachette a sorti le drapeau,
Qu'avec un pieux espoir, il gardait dans l'attente
De le pouvoir, un jour, déployer de nouveau.

Il embrasse ardemment la poudreuse relique,
Et flotte l'étendard à la place d'antan.
Nos vigoureux soldats, fils de la République,
Vont de leurs mâles voix l'acclamer en passant.

Des vallons reverdis une clameur s'élance,
Des champs de Freschviller, des tombes des héros
Un indicible cri monte: Vive la France!
Nos morts enfin chez eux vont dormir en repos.

Quittez vos rubans noirs, belles femmes d'Alsace!
L'esclavage est fini! Votre fécondité
Ne travaillera plus pour la prussienne race,
La France va cueillir votre maternité!

Kaiser, le Diable Attend

Comme un sinistre loup, ravageur sanguinaire,
Traqué par les veneurs, qui sonnent l'hallali,
Guillaume est à Berlin, son infernal repaire,
Par la fièvre rongé, par la rage pâli!

Très Haut qu'il invoquait: sacrilège impudence!
Laisse vivre ce monstre; il est le prisonnier
Que détient l'univers et qu'attend la potence.
Ce criminel dépend du peuple justicier!

Ne verra-t-il donc point, ce sculpteur d'infamie,
Avant qu'en son caveau pourrisse ce vautour,
Les alliés à Berlin installés à leur tour,
Partager son Empire et lui laisser la vie!

Rage Kaiser et vois, troublant tes nuits horrendes,
Les vieillards égorgés, les enfants mutilés!
As-tu peur, assassin! de cette sarabande?
Ce sont tes vieux soldats pour ton plaisir tombés.

Ecume et vois, Kaiser, cette vierge mourante!
Sous les yeux de sa mère, un de tes officiers
Déshonora l'enfant, et d'une voix charmante
Livra la pauvre fille à tous ses fusiliers!

Reims, Arras et Louvain, beffrois et cathédrales,
Sonnez, carillonnez dans vos murs éventrés!
C'est Guillaume qui claque et son aigle qui râle!
Kaiser, le diable attend, achève de crever!

Noël Guerrier

Noël! ce cri joyeux, symbole d'allégresse,
Sonne faux cette année et tous les carillons,
Se mêlant dans les airs aux râles de détresse,
Ont les crépitements que tonnent les canons.

Sous le feu des obus, au bruit de la mitraille!
Noël! dans la tranchée on fera réveillon,
Juste à minuit, chrétiens, quelque taube teuton
Troublera la prière, en lançant sa ferraille!

Noël! on eut voulu cette trève de Dieu,
Qu'en sa pure bonté demandait le Saint-Père!
Mais l'Allemand félon se ferait un beau jeu
D'ensanglanter la nuit où la Vierge fut mère!

L'Hérode de Potsdam qui fit boire, à Louvain,
Ses chevaux sur l'autel et fusiller les prêtres,
Fit des enfants, Jésus! couper les tendres mains,
Viole, avec volupté, ses promesses de traître.

Noël! tout est douleur! à la ville, au château.
Les hommes sont partis, égaux sous l'uniforme.
Des milliers sont tombés pour l'amour du drapeau,
Mais la France les veille et dans la gloire ils dorment!

La veuve du soldat maîtrisant sa douleur,
Pour ses petits garçons, à l'arbre qu'elle éclaire,
N'a point mis de joujoux, mais une Croix d'Honneur,
Héritage sacré, prix du sang de leur père!

Noël! gloire au Seigneur! cavaliers et lignards,
Gardez-vous! l'ennemi rampe dans la nuit noire.
Noël! l'étoile brille et sur nos étendards
Vole, sublime avion, l'ange de la Victoire!

Noël, France debout! debout fils de Clovis!
Dont l'ennemi flamba la couche sépulcrale,
Nous voulons de drapeaux, aux vandales ravis,
Boucher les vitraux nus Reims de ta cathédrale.

Lorsque de l'An Quatorze à nos petits enfants
On contera la guerre et Noël aux tranchées,
De vous, prêtres soldats, on dira qu'en ce temps,
A l'heure du péril, vous étiez aux armées!

Lors dans la grande paix, qui partout règnera,
Plus d'un bon vieux curé, priant devant la crèche,
A son Noël guerrier, tout ému songera:
Lorsque, pour la patrie, il luttait, sur la brèche!

Arbre de Noël Français

Souvenir de l'arbre de Noël élevé le 25 décembre 1914, par l'Union Nationale Française de Montréal, dans l'arsenal du 65e Régiment.

Vous avez l'âge, enfants, des songes que l'on brode,
Cet arbre de Noël, pour vous petits Français,
Gemmé de mille feux comme un coin de pagode,
Lorsque vous serez grands, vous en reparlerez!

"C'était, conterez-vous, lors de la grande guerre,
Et beaucoup d'entre nous savaient que leur papa,
Pour se battre là-bas, s'était fait militaire.
Notre mère souvent pleurait l'absent tout bas.

De l'arbre de Noël, au milieu des épées,
Parmi canons, fusils, vrais jouets du moment,
Des voix, échos de France en douces mélopées,
Evoquaient la patrie en nos âmes d'enfant!

Une branche disait: "Des forêts de l'Argonne
Je viens! et l'on s'y bat! Que nos soldats sont beaux!"
—Des grands bois de la Somme, où le canon résonne,
Une autre racontait les exploits des Turcos.

Une branche de pin nous parlait de l'Alsace
Et du retour vainqueur de notre fier drapeau
Un vieux chêne d'Artois chantait: "La gloire passe
Partout dans nos vallons, avec de Castelnau!"

L'érable canadien orné du tricolore
Se dressait fier alors de son vieux sang français!
Dans le vaste arsenal une marche sonore,
Celle de Sambre et Meuse, ardente résonnait!

Tendant nos jeunes bras et nos coeurs vers la France,
Chacun de nous voulait, beau songe de bambin,
Mettre le sac au dos et, luttant d'endurance,
Faire avec nos aînés le passage du Rhin!"

Un Canon pour Berceau 1915

Dans l'horrible décor d'un pays ravagé,
Sous un fracas d'obus prodiguant l'incendie,
Quand l'univers s'égorge, arrivant dans la vie,
Un canon pour berceau, mil neuf cent quinze est né.

Au seuil de l'an nouveau, la muse inspiratrice
Se heurte à tant de deuils, qu'en dépit des espoirs,
On entend des seuls morts la voix dominatrice
Entraînant les vivants aux sublimes devoirs!

Nous aurons, je le sais, la suprême victoire,
Mais sur le sol natal savoir que l'Allemand
Est venu tout souiller, profaner, rire et boire,
C'est un chagrin si fort qu'on l'emporte en mourant.

Dans l'Artois pittoresque, aux cités d'un autre âge,
Dans la campagne heureuse aux beaux enfants joufflus,
La culture prussienne a semé le carnage,
Au vieux beffroi d'Arras l'heure ne sonne plus.

Laissons ce souvenir, inutile à la France!
Nous pleurerons, demain, quand nous serons vainqueurs,
Quand l'Alsace-Lorraine aura sa délivrance,
Quant à Strasbourg, à Metz, flotteront nos couleurs.

Mes voeux, à vous soldats reclus dans la tranchée,
Impatients du signal qui vous fera bondir,
Baïonnette en avant, au fort de la mêlée,
Lutter comme des lions, comme des lions mourir.

Mes voeux, à ceux qui vont, de garde dans la nue,
Faisant faire au soleil le salut au drapeau,
Repérer l'ennemi, dévoiler sa venue,
Crevant les Zeppelins, y trouver leur tombeau.

Mes voeux, aux cavaliers chevaucheurs d'épopée,
A nos troupes d'Afrique, aux fameux artilleurs,
Aux lignards, aux marins, grands faiseurs de trouée,
Mes voeux, France chérie, à tous tes défenseurs.

A toi mon beau dragon, à toi sergent de ligne,
Mes voeux! Hardi, mes gas! pointez, taillez, sabrez,
C'est la charge, mes gas, que d'attaque on s'aligne,
Chargez! Vive la France! et ce cri vous l'aimez!

1er Janvier 1915.

Voilà le Châtiment

A Schoenbrun un vieillard, François-Joseph d'Autriche,
Qui vécut un roman de scandale et de sang,
Tremble en songeant à Dieu, que personne ne triche,
Et voudrait reculer l'heure du jugement.

Il a des courtisans, presque plus de famille!
Les siens sont morts déments, ou bien assassinés.
Plus personne ne plaint cet Impérial fossile,
Devant tant de soldats grâce à lui massacrés.

Il maudit l'Allemand, qui flatta sa manie,
Lui parla de vengeance et de peuple asservi.
La mort de Ferdinand, autre mauvais génie,
Etait un argument, Guillaume s'en servit.

L'Empereur très chrétien, méprisant du Saint-Père
La supplique de paix, signa l'ultimatum
Qui vint ensanglanter l'Europe toute entière
Et fournir aux Prussiens des buts pour leurs dum-dum.

Héroïque nation, la petite Serbie,
A l'ennemi, conduit par des chefs de salons,
Fit, sur la baïonnette, un brin de théorie
Si vif et si piquant qu'il montra les talons.

A Schoenbrun! C'est de là qu'à plus d'un fier monarque
Napoléon dicta ses ordres rondement..
C'est là, bientôt, faisant dans l'histoire sa marque,
Qu'en maître parlera Pierre le Conquérant.

A Schoenbrun un vieillard, François-Joseph d'Autriche,
Achève de mourir, et son doigt décharné,
Pressant son front jauni, montre, fatale fiche,
Le centre des douleurs de cet orgueil ruiné.

Les yeux déjà vitreux, sur la carte du monde
Ce grand débris regarde: et le démembrement
De l'Empire d'Autriche, à l'âme moribonde,
Brutalement paraît: Voilà le châtiment!

La Robe Rouge

Blanches robes d'enfant, robes noires de prêtres,
"Sa Lâcheté" Wilhelm a tout ensanglanté!
Passe-temps de prussien, amusement de reitres!
L'Empereur voulait mieux pour la postérité!

Devant l'envahisseur le Cardinal se dresse,
Au peuple de Belgique, il parle de son Roi:
"Soyez fermes, dit-il, malgré votre détresse!
A votre allégeance Albert a seul le droit!"

Le Sabreur Kolossal, bravant la robe rouge
Du Prince de l'Eglise, eut cet ordre maudit:
"Contre ma volonté, puisque ce prélat bouge,
J'en fais un prisonnier comme un simple bandit!

Je risque mon va-tout! Je me moque du Pape!
Même contre le ciel je me veux insurger!
Je ferai tant d'horreurs avant que l'on me sape,
Qu'Attila, que Néron me devront jalouser!

Je suis né pour le mal, et dans notre famille
On apprend tout petit le métier de boucher!
Bourreaux par volupté, c'est par cent, c'est par mille
Que nous aimons à voir les victimes tomber.

Du sang, du sang partout! Enivrante rosée,
Des sanglots, des douleurs, des râles de mourants,
C'est si bon! Je voudrais, éclatante apogée,
Brûler le Cardinal, dans son palais flambant!

Deux ans déjà passés, de la troupe pubère
Des cadets de ma garde en prenant les serments,
J'ordonnais: S'il le faut, sabrez sur père et mère.
La force et le mépris sont les dieux allemands!"

Le massacreur comptant sur la liste macabre
Ceux de sa garde morts, ses régiments perdus,
Doit cesser de rêver : de son terrible sabre
L'Europe n'a plus peur et il sera vaincu.

Le sacrifice est lourd, mais la lutte qu'on livre,
C'est la lutte du droit, c'est la lutte à finir !
Il faut à l'univers gagner son droit de vivre,
Et du fléau germain délivrer l'avenir !

La Ronde des Maillets

Le général Joffre, généralissime de l'armée française, est un enfant du peuple. Son père était tonnelier à Rivesaltes, ville vinicole du Midi. Le héros de la guerre actuelle était lieutenant en 1870.

C'est en soixante-dix, de son trône qui sombre,
Napoléon voudrait, par quelque coup d'éclat,
Etayer les débris! L'Allemagne dans l'ombre
Prépare notre ruine et notre assassinat!

. . . . . .

. . . . . .

Un tonnelier chantait, martelant en cadence,
Sur les fûts résonnant, la ronde des maillets,
Des gas de Sambre et Meuse il disait la vaillance,
Un tout jeune officier en songeant l'écoutait.

"—La guerre pensait-il, est-on prêt pour la lutte
Que le prussien maudit guette depuis longtemps,
Connaissant du pays chaque val, chaque butte?
S'il fallait reculer devant l'aigle allemand!

. . . . . .

. . . . . .

Comme ceux d'aujourd'hui, nos soldats étaient braves.
Mais que peut la valeur contre les trahisons?
Luttant un contre vingt, les héros qu'on entrave,
De Sedan et de Metz ont subi les affronts.

Puis ce fut le traité fait de honte et de haine,
Que sans merci Bismarck à la France imposa,
Arrachant à nos coeurs l'Alsace et la Lorraine,
Et le jeune officier a vécu tout cela!

. . . . . .

. . . . . .

Le fils du tonnelier a gagné ses étoiles,
Les cheveux ont blanchi, mais Joffre se souvient.
Le général en chef a bien tendu ses toiles,
Lentement, sûrement, les prussiens sont étreints.

Martelant l'ennemi ! tape, tape en cadence,
Apprenant aux teutons la ronde des maillets,
Lorsque le renouveau va reverdir la France,
Joffre au Rhin va jeter les prussiens grignotés.

A Berlin, cet été, lorsque nous ferons halte,
Le vin que nous boirons au nez des Allemands
Sera, mon général, du jus de Rivesaltes,
Le vin du cru fameux qui fait les conquérants.

Janvier 1915.

Carnaval est bien Mort

Voilà le Carnaval! amuse-toi, Guillaume,
Déguise tes laideurs sous le manteau royal.
Masque ton infamie, avant que l'on t'assomme,
Que l'on pende au gibet ta tête de chacal.

C'est un désespoir fou, c'est sa rage impuissante,
C'est de son vain orgueil l'effondrement final,
C'est le désastre enfin de sa race insolente,
Que marque du Kaiser chaque geste infernal.

Ayant de l'univers attiré la colère,
Impitoyable il voit venir le châtiment!
Le monarque enragé, de sa force éphémère,
Regarde les débris s'effriter dans le sang.

Poussant un hurlement de fauve qu'on accule,
Du vol des Zeppelins il croit terroriser
Les généraux alliés! Imbelle et ridicule,
Ce nouvel attentat ne peut les effrayer.

Il fait mander Von Triptz, nom de charcuterie:
"Tu couleras, dit-il, tous les bateaux marchands,
Sans souci du drapeau sous lequel on charrie
Des nurses, des docteurs et des tas d'innocents!

Ne pouvant éviter mon ultime défaite,
Je veux à mes rivaux: vautours, corbeaux, requins,
Procurer de quoi faire au moins deux ans la fête,
Pour bien gagner mon nom d'Empereur des coquins!

—D'Alsace, de Lorraine, il faut que je me sauve!
Mais j'y flamberai tout, palais et galetas.
De Belgique chassé, je la laisserai chauve!
Joyeux lorsqu'on dira: l'Allemand passa là!"

Voilà le carnaval, amusez-vous, canailles!
Guillaume, et vous barons, crème de saligauds,
Une dernière fois, chez nous, faites ripailles,
Le champagne est versé dans l'auge des pourceaux!

Vos masques sont tous prêts: crapule blasonnée,
Pour toi Kronprinz, le loup d'un vulgaire voleur.
Que dirais-tu, Wilhelm, sur ta face fanée,
Du masque de Néron? A-t-il trop de douceur?

Carnaval est bien mort pour nos cités meurtries!
Colombine est "Croix Rouge", Arlequin est soldat.
Toujours, même vainqueurs, tant de tombes rougies,
Nous diront de quel prix la gloire se solda.

Carème de Boche

Le Boche, malgré lui, fait jeûne et abstinence.
C'est carême forcé! Plus de repas fameux,
En noyant dans les bocks les jambons de Mayence.
Plus de gigots d'agneau, de chapons savoureux.

Par sa gueule, on l'a bien cette race de goule,
Dont l'ultime idéal est une indigestion!
Teuton fier de goinfrer, tant qu'à terre tu roules,
Ton muffle est rigolo tordu d'inanition!

Le prussien est gourmand et sa panse est énorme.
Ne parle plus, Pascal, de ton "roseau pensant"!
Devant cet estomac, il serait plus conforme
D'appeler l'Allemand un saloir ambulant!

Guillaume de Paris a raté la voiture,
L'Apollon du carnage y voulait se gorger
De plats fins, de Vougeot, en galante aventure!
Dans Potsdam maintenant au pain il doit songer!

Pour notre capitale, il manqua la péniche.
Mais Joffre l'a promis: les Parisiens verront
Wilhelm et son fiston et le gaga d'Autriche
A la foire à Neuilly, seulement pour deux ronds!

La faim est un allié, qui dans le conflit rentre.
Guillaume l'a trop dit: Tous les moyens sont bons.
Aux Prussiens le coeur manque, on les prend par le ventre.
Pour les humaniser, nous les affamerons!

A Berlin l'on commence à la trouver pas drôle!
Par ordre du Kaiser, qui baisse le caquet,
On doit, pour se nourrir, aller, à tour de rôle,
Chez un major bourru quémander un cachet!

A Berlin la purée! on ne fait plus ripaille!
C'est le vide gagnant tous les garde-manger!
Gretchen et ses petits — justice et représaille —
Déjà d'un quart de plat doivent se contenter!

Avec de maigres chiens, des matous faméliques,
On fait du saucisson, de puants cervelas!
Les gourmets de Munich, les snobs gastronomiques,
Font bombance de ce "Made in Germany"-là!

Le son depuis longtemps remplace la farine!
Barbares, tous ces maux vous les aurez voulus!
Aujourd'hui la disette et demain la famine.
Des effets du blocus vous n'êtes qu'aux débuts!

On voit beau l'avenir sur les bords de la Seine!
Nos blessés sont choyés, acclamés nos lignards.
Fort bien, trois fois par jour, on boulotte sans peine.
Aux invalides vont vos piteux étendards!

Tandis que vous jeûnez sur les bords de la Sprée,
Que vous sentez crouler l'Empire avec l'honneur,
La victoire, pour nous, de gloire diaprée,
Rédige le contrat de paix et de bonheur!

Le Sang Nouveau

Beaux dragons de Montcalm de superbe mémoire,
Soldats que Wolfe aimait à conduire aux combats,
Côte à côte, couchés dans une même gloire,
Coude à coude vos fils vont combattre là-bas.

Et là-bas, c'est la France et ses champs de bataille
Où, chargeant l'Allemand, moins guerrier que bourreau,
Troupiers anglais, français unis sous la mitraille,
Ecriront pour l'histoire un roman de héros.

Nos braves sont partis. Descendant le grand fleuve,
Qui fut jadis témoin d'abordages sanglants,
Les gas du Canada montreront à l'épreuve
Qu'ils ont de leurs aînés gardé les coeurs vaillants.

De Québec, de Lévis aux luttes légendaires,
Les ennemis d'hier unissant leur valeur,
Vont, au delà des mers, sur les fronts de bandières,
Au sang des vieux pays mêler un peu du leur.

NOTE. — Ces vers furent écrits quand le premier contingent partit. Les soldats dont il était composé viennent de se couvrir de gloire à la bataille de Langemarck le 25 avril 1915.

Vive le Canada

A Son Altesse Royale la Princesse
Patricia de Connaught.

A l'appel du vieux lion de la grande Angleterre,
Lorsque la belle France agita ses drapeaux,
Partout le Canada se leva pour la guerre,
Voulant de ses aïeux défendre les berceaux!

Québec et Winnipeg, à ce tournant d'histoire,
Dans le souffle qui fait résurgir des héros,
Ont vu Français, Anglais, rêvant de même gloire,
Sous les triples couleurs cesser d'être rivaux!

Des milliers sont partis pour les champs héroïques
Et le "Royal Français" bientôt s'embarquera,
Avide de donner aux prussiens des répliques
Qu'aux exploits de Montcalm la France ajoutera!

Claironnant, de là-bas, un récit de bataille
D'un de nos régiments raconte les succès,
C'est le "Patricia" qui, de pointe et de taille,
Des Boches culbuta les soldats affolés!

Ceux-là sont de l'Ouest et des plaines fécondes
Où, dans l'immensité, d'opulentes moissons
Mettent la nappe d'or, pour les repas du monde,
Où les rudes travaux font les rudes garçons!

Presque tous sont des gars qui, de l'Inde et d'Afrique,
Dans les vals, dans la brousse, ont vu les durs combats;
Ils aiment des canons la sinistre musique,
Comme on abat les blés, ils fauchent dans le tas!

Ils furent les premiers sur la terre de France
A charger en criant: "Vive le Canada"!
Ceux de Québec, demain, dépassant leur vaillance,
Sauront foncer et vaincre en poussant ce cri-là!

De ces ardents cow-boys, rien qu'une compagnie
En trombe se rua sur les gros bataillons!
Ils partirent deux cents, mais la lutte finie,
A l'appel il manqua juste cent dix-sept noms!

Ils ont fait leur début la fameuse journée
Où, tout près de Soissons, l'Empereur étant là,
Von Kluck avait massé le gros de son armée
Pour tenter d'un grand-coup le petit résultat.

Devant tout ce courage et ce patriotisme,
Enfants découvrez-vous! Rustiques burineurs,
Vos aînés vont graver ces leçons d'héroïsme
Qui font aux étendards une légion d'honneur!

Le Vingt-Deuxième Régiment

Orgueil du Canada, l'érable symbolique,
Sur son tronc bienveillant, gardant des amoureux
Les noms entrelacés — sculpture bucolique —
Grandit, verdit et meurt sans se séparer d'eux.

Le Canadien-français conserve bien vivace,
Atavisme charmant, l'amour du vieux pays
D'où vinrent ses aïeux. Ils sont fiers de leur race,
France ceux qui, pour toi, vont se battre, aujourd'hui!

Aussi, "Je me souviens", l'immortelle devise
De la vieille province, est le cri de combat!
Elle n'a pas voulu qu'après la guerre on dise:
"Quand sa mère luttait, Québec n'était pas là".

Après ceux qui, partis dans la première armée,
Aux Anglais mélangés, ont déjà de leur sang
Fleuri le sol gaulois, de ta seule lignée,
France, demain, s'embarque un brave régiment.

Son numéro? Vingt-deux! et sous ce matricule
Du "Colon" aux troupiers, tous ont du sang français,
De ce sang d'"En-Avant", qui jamais ne recule!
Les Dollard, les Lévis en eux sont exsurgés!

Dans son corps d'officiers, sans y voir d'héroïsme,
Bien des fils de famille et des bourgeois cotés,
Dans un superbe élan de pur patriotisme,
Ont quitté leur bien-être et se sont enrôlés.

Aux Plaines d'Abraham oubliant ta blessure,
Tu déplorais Montcalm, ton Canada perdu.
Relève-toi Marquis, debout dans ton armure!
Chez eux, vois-tu, le coeur ne s'est jamais rendu!

Et ceux qui reviendront au pays de l'érable,
Et ceux qui tomberont dans leur gloire couchée,
Auront, O Canada! d'une page admirable
Gemmé ton livre d'or où se lit: Chateauguay!

20 Mars 1915.

"Made in Canada"

Simplement, sans frayeur, d'une belle vaillance,
Dans les grands bois d'Argonne on les vit, sous le feu,
Relever les blessés, adoucir leur souffrance,
Par le regard si doux qui pleurait dans leurs yeux.

Dans le cadre joyeux d'une jeunesse heureuse,
L'avenir leur riait. Mais la guerre lança
Des sinistres canons la gamme douloureuse,
Dont l'écho survola notre beau Canada!

Il fallait de l'argent, tous les coffres s'ouvrirent;
Il fallait des soldats, et nos gas sont partis.
Pour soigner les blessés, brunes, blondes s'offrirent,
Quittant le bon foyer et des êtres chéris.

Le ciel brillant de gel vit moins de raquetteuses
Courir du Mont-Royal les nivoses sentiers.
On souffre trop là-bas! Les gentes patineuses
Ont traversé les mers pour panser les troupiers!

Bon sang ne peut changer! Notre Nouvelle-France,
Qui vit sa Madelon battre les Iroquois,
Peut envoyer aussi vers les champs de souffrance
Ses tendres "Jeanne Mance" et ses "Mère Bourgeois"!

Dans le grand hôpital, attentive à l'histoire
Que conte, tout sanglant, un petit caporal,
La Canadienne fait ses "conserves" de gloire!
Pour relire plus tard, elle écrit son journal!

Sur des bouts de papier, marqués de la Croix Rouge,
Elle note, le soir, peut-être un mot d'amour
Pour le jeune officier qui blémit quand il bouge;
Si vive est sa douleur; mais lui sourit toujours!

Sur Dinard l'aube naît. C'est la diane qui sonne,
C'est le saint Angelus! Et la nurse à genoux
Songe à ses vieux parents, implore sa patronne!
"Protégez nos soldats et tous ceux de chez nous!"

Les Héros de Langemarck

Quand le divin Homère, au sublime délire,
Exaltant ses héros issus du sang des dieux,
Trouva la terre pauvre en joyaux pour sa lyre,
Il monta vers l'Olympe et s'inspira des cieux.

Ces combats fabuleux, ces armes magnifiques,
Si puissamment sont peints, que la poudre des ans
N'a pu ternir l'éclat des boucliers antiques,
Des casques chargés d'or, des glaives fulgurants.

Ces rois empanachés, ces guerriers légendaires,
Qu'un poète charmeur put immortaliser,
Sont des joujoux de bois près de nos militaires,
Que Langemarck a vu, pendant cinq jours lutter.

Quand Virgile chantait la vaillance d'Enée,
Protégé de Vénus en dépit de Junon,
Il taillait dans le rêve un cadre d'épopée,
Bien trop petit pour ceux que commande Alderston.

A défaut de Virgile et du souffle homérique,
On peut, avec du coeur, tracer des Canadiens
La belle résistance et l'effort héroïque
Qui déjoua les plans des généraux prussiens.

Les vieux soldats, fuyant les bombes délétères,
Sont de faciles buts pour les canons teutons.
Alors, comme les lions du blason d'Angleterre,
Le Canada lança ses rudes bataillons.

Emules des taureaux fonçant tête baissée,
Aux fêtes de Madrid, contre les picadors,
Les Boches voulant faire à tout prix leur trouée,
Chargent comme des boeufs, piétinant sur leurs morts.

Sous le premier contact de cette trombe humaine,
Nos garçons ont fléchi, mais se sont tôt repris.
En avant maintenant, la valeur les entraîne.
Ils ont brisé l'élan des Allemands surpris.

Les germains sont barrés! la partie est gagnée.
On lutta cinq longs jours sans quitter le terrain!
La mort brutalement a fait sa moissonnée,
Mais la gloire sur eux vient d'étendre sa main.

Femmes du Canada, comme vos soeurs de France,
Grande est votre douleur, profond est votre deuil;
Oubliez un instant votre lourde souffrance:
Ils sont pour leur pays un immortel orgueil!

1er Mai 1915.

Le Quarante et Unième Régiment

Dans l'océan roulant sa complainte sonore
Des bancs de Rimouski, vers les rochers bretons,
Le Saint-Laurent, Loti, plus beau que ton Bosphore,
Jette, sans se lasser, ses limpides rançons.

Le Canadien-Français vers la terre ancestrale
Entraîné, — tel le fleuve amoureux de la mer, —
Quand la France battit, sonna la "générale",
Voulut, à ses côtés, lutter, croiser le fer.

Au milieu des Anglais, déjà dans les tranchées,
Plus d'un de nos soldats, au feu se signala.
Il n'était pas prévu que des troupes formées
Rien que de sang français partent du Canada.

Le "Vingt-deuxième" attend, chaque retard l'enrage,
L'ordre de s'embarquer pour aller au combat.
Un second régiment qu'à Québec on engage —
C'est le "Quarante-et-un" — va le suivre là-bas.

Un fils de Montréal à cet autre commande,
C'est un rude officier, un superbe gaillard,
Qui brûle de foncer sur la brute allemande
Et qui n'a qu'une peur, c'est d'arriver trop tard!

Archambault sera là, pour l'ultime ruée
Des bataillons alliés d'autre côté du Rhin!
Nos Canadiens seront de cette grande armée,
Dont le pied foulera l'asphalte de Berlin.

Ils franchiront ce fleuve aux reflets d'émeraude,
Que passa sous Louis plus d'un lieutenant,
Qui plus tard à Québec, déjà fort à la mode,
S'installa puis laissa du sang du conquérant.

25 Avril 1915.

Un Posthume Bonheur

L'histoire n'a qu'un an, mais vite elle s'efface,
Quand, chaque jour, on vit des siècles de douleur,
Quand du cher officier on a perdu la trace,
Quand l'épouse d'hier n'attend plus le facteur!

Jeanne d'un colonel était l'enfant choyée.
Il sortait de Saint-Cyr pour entrer aux dragons.
Deux coeurs de noble sang et d'ardente lignée
Que le prêtre bénit au son des carillons.

C'était le gai printemps. C'était Pâques Fleuries!
On jasait dans les nids, on s'embrassait sous bois.
Le soleil rayonnait aux pelouses verdies,
La nature s'ornait pour les gueux et les rois.

. . . . . .
. . . . . .

Sur le Nord et sur l'Est, c'est l'attaque brusquée
Des Allemands conduits par un autre Attila.
La guerre sans avis, la Belgique attaquée
Malgré tous les traités que le Kaiser viola.

La France l'attendait cet appel au carnage
Sans vouloir commencer, dans son humanité,
De lancer à la mort, dans la lutte sauvage,
Tant d'ardente jeunesse et de virilité.

Haut les coeurs, fiers gaulois! La trompette guerrière
Fait le vide aux foyers, pour l'amour du drapeau.
La France a pour soldats la France tout entière.
De la race prussienne on creuse le tombeau!

Grave le colonel, de sa moustache grise
Longuement a pressé le doux front qu'il aimait.
Pour la première fois Jeanne toute surprise
Vit des pleurs dans les yeux du guerrier qui partait.

Puis ce fut de l'époux l'embrassement suprême!
Jeanne ne pleura point, à l'heure du départ.
Française elle voulut, du fier soldat qu'elle aime,
Egaler le courage et faire ainsi sa part.

. . . . . .
. . . . . .
Le "Communiqué" dit: "Les nouvelles sont bonnes".
Mais au logis désert habite la douleur.
Tout le coeur est là-bas!... C'est un planton qui sonne.
Du Ministère un pli: "Tués au champ d'honneur"!

Ah! laissez-la pleurer. Dans la même journée
Ils sont tombés tous deux, le père et le mari,
En Alsace, voyant la bataille gagnée!
Moissonnant des héros, la gloire les a pris.

. . . . . .
. . . . . .
Les clochers sont brûlés; plus de Pâques fleuries!
Tous les nids sont muets, on s'égorge sous bois!
Le soleil est sinistre aux pelouses rougies.
Le canon va tarir la nature aux abois!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
Les Français sont vainqueurs! Enfin, c'est la revanche!
A la fois orpheline et veuve d'officiers,
Jeanne vibrant pour eux, clame: Vive la France!
Un posthume bonheur rit dans ses yeux altiers!

Claironnées de Pâques

A Sa Grandeur Monseigneur Paul Bruchési, Archevêque de Montréal.

"De Rome revenant — c'est l'histoire enfantine
Que le Samedi Saint notre maman contait —
Les cloches vont chanter, de leur voix argentine
Le triomphe de Dieu, le Christ ressuscité."

Pâques, tes carillons ne pourront, cette année,
Hélas, être joyeux, aux pays ravagés!
La Légende est trop belle et la mère outragée
Ne la contera pas aux enfants mutilés!

Veuves de leurs bourdons, les vieilles basiliques
De Reims et de Soissons, d'Arras et de Louvain,
Sont des ruines pleurant, sur leurs clochers antiques,
Dont la splendeur bravait le barbare germain.

Pâques, tes carillons! Prisonnier dans Malines,
Il n'aura pas le droit, l'auguste Cardinal,
D'aller, à leur appel au peuple qui s'incline,
Donner le pain des forts et le salut Pascal.

Pâques, tes carillons, qui dans l'espace volent,
Mélangeant leur encens au fumet des canons,
Vont planer effrayés sur cette nécropole
Des grands champs de bataille aux sépulcres sans noms!

Pâques, tes carillons iront dans les tranchées,
Comme ceux de Noël, retrouver nos soldats.
Mais le gel est fini, les terres sont séchées,
On va livrer, enfin, les suprêmes combats.

Pâques, tes carillons sur la côte Bretonne
Rediront du "Bouvet" l'exemplaire trépas.
Un cri: Vive la France, et le flot qui moutonne
Engloutit le drapeau, le commandant, les gas!

Pâques, tes carillons sont bien des claironnées,
Car loin du presbytère et des calmes couvents,
Tous les prêtres français ont rejoint les armées,
La gloire, dans leurs rangs, la mort passent souvent!

Pâques, tes carillons sont vibrant de promesses,
Et les clochers debout sonnant à plein airain,
Et les clochers blessés, aux pierres vengeresses,
Seront tous des hérauts de victoire demain!

Pâques, tes carillons dans notre Cathédrale
Sont les voix du Prélat, qui proclame, bien haut,
Le désir d'entonner son hymne magistrale
De victoire et de paix: "Te Deum" des drapeaux!

4 Avril 1915.

Pâques 1915

De ces temples sacrés de France et de Belgique
Que les obus prussiens n'ont point démantelés,
Un soleil printanier adorne les portiques,
Embrase les vitraux, les dômes dentelés.

C'est bien le renouveau, l'éveil de la nature,
Le Christ est triomphant près du cercueil ouvert!
Pour recevoir les nids en vénérable allure
L'arbre académicien revet son habit vert!

J'entends le chant de gloire et l'hymne d'allégresse
Dans le caprice bleu des volutes d'encens!
C'est bien l'Avril fleuri d'amour et de tendresse
Qui parfume l'autel de ses lilas naissants.

Tout cela c'est le rêve, et la guerre qui sème
Les douleurs et la mort, c'est la réalité!
L'Eglise a ses espoirs et doit chanter quand même
La Puissance de Dieu par Clovis invoqué!

Cloches du Canada, superbes d'espérance,
Acclamez le Très-Haut et que vos carillons,
De nos soldats, là-bas, combattant pour la France
Proclament la valeur, au refrain des bourdons.

La Croix Rouge

A "Madeleine" et aux Dames de la Croix Rouge de Montréal et de Québec.

Chacun, dans cette guerre, a sa tâche tracée,
Du plus petit soldat au plus grand général,
Et le coeur et le bras et la même pensée
Unissent leurs efforts vers le succès final.

Le prêtre déposant la soutane et l'étole,
Le laboureur quittant ses troupeaux et ses champs,
L'ouvrier son foyer, le banquier son Pactole,
Ont pour seul idéal: Chasser les Allemands!

C'est, dans le ciel traçant sa courbe, qui scintille,
L'aviateur allant intrépide et railleur
Dépister l'ennemi, repérer ses bastilles
Pour régler au doigté le feu de l'artilleur.

Ce sont ceux du "Bouvet", d'immortelle mémoire,
Comme ceux du "Vengeur", ensevelis vivants
Dans le linceul d'argent qui redira leur gloire
Par l'indomptable voix montant des océans.

Ce sont les Canadiens sachant de "Rosalie",
Comme les "vitriers", jouer avec entrain.
Les gas sur l'ennemi, chargeant avec furie,
En ont crevé des tas, pour se faire la main!

C'est la mère pleurant, mais disant noble et fière
Pour son drapeau mon fils est tombé: Vive Lui!
C'est la veuve songeant dans sa douleur altière:
Il est mort, mais son nom au livre d'Honneur luit.

C'est le pauvre blessé, que la mitraille couche
Pantelant et sanglant sur le sol défoncé —
Il sent déjà le doigt de la mort sur sa bouche —
Les brancardiers l'ont vu, relevé, transporté.

Femmes du Canada, dont l'âme sensitive
Ne peut voir une larme et n'y point compatir,
Quand la guerre éclata, votre bonté native
Songea de suite à ceux qu'il faudrait secourir.

Dans son lit, doucement, chaque blessé qui bouge,
Chaque soldat qui rit, dans son bandage blanc,
Vous doivent bien des soins, Dames de la Croix Rouge,

Le Courage—La Chaîne

Extrait d'une lettre d'un réserviste français de Montréal:
"Nous avons vu des artilleurs allemands enchaînés à leurs canons."

Le courage français rayonne dans l'histoire,
Comme au ciel éternel fulgure le soleil.
Il changea bien souvent des revers en victoire,
Narguant les jours sans pain et les nuits sans sommeil.

Lisez les parchemins noircis, jaunis par l'âge,
Où dorment les exploits de nos pères les Francs,
Vous n'y trouverez point le manque de courage,
Et la frayeur jamais n'a mordu sur leurs flancs.

Que le Franc soit vêtu de la peau d'une bique,
Couvert de son armure ou chaussé de sabots,
Qu'il soit en monarchie ou bien en République,
Il porte dans le sang ce qui fait les héros.

De Vercingétorix, défenseur de la Gaule,
Au fils du tonnelier, notre grand général,
Le courage chez tous est de la même école,
La jeune "Rosalie" est soeur de "Durandal".

Des plaines de l'Artois aux rives de la Meuse,
C'est le grand vernissage, et Detaille et Raffet,
Dont la mort a brisé la palette fameuse,
N'ont jamais pu rêver cette réalité!

Tandis que le prussien qu'à se battre l'on force,
Est par ses commandants menacé, maltraité,
Ce qui fait du poilu l'irrésistible force,
C'est qu'il marche au combat fier de sa liberté!

Le courage français spontané se déchaîne,
Le coeur de nos soldats a la gloire pour désir,
Il adore ses chefs, mais lui-même s'entraîne
Lorsque l'officier dit: il faut vaincre ou périr!

Horrible vérité! Nos soldats en Lorraine
Ont vu, prenant d'assaut des canons allemands,
Des servants aux affûts liés par une chaîne,
Ayant le morne aspect de forçats répugnants.

TABLE DES MATIERES

	Pages
En Avant	1
La France se lève	3
Là-bas on se maquille	4
Au Cabanon des fous	5
Nous l'aurons bien	6
Le Marché d'Arras	8
Là-bas	9
La glaise de France	10
La Main Coupée	11
Notre Honneur	12
L'heure sera superbe	13
Juillet-Novembre	14
Les Glas de 1914	15
La Croix du Drapeau	16
Cigognes d'Alsace	17
Vers le Rhin	18
Alsace-Lorraine	20
Kaiser, le diable t'attend	21
Noël Guerrier	22
Arbre de Noël français	24
Un canon pour berceau	25
Le Châtiment	27
La robe rouge	28
La ronde des maillets	30
Carnaval est mort	32
Carême de Boche	34
Le sang nouveau	36
Vive le Canada	37
Le Vingt-Deuxième	39
"Made in Canada"	40
Le Quarante-et-Unième	41
Un posthume bonheur	42
Claironnées de Pâques	44
Pâques 1915	46
La Croix Rouge	47
Le Courage — La chaîne	48

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PS 9485 O77A63
Roode, C. Lambert de
A la baionnette : visions de guerre, aout 1914-avril 1915

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 14 12 02 005 5